

Supplément au SOP n° 78, mai 1983

QUELQUES ASPECTS

DE LA THEOLOGIE ET DE L'EXPERIENCE DE L'ESPRIT SAINT
DANS L'EGLISE ORTHODOXE HIER ET AUJOURD'HUI

Conférence faite par Elisabeth BEHR-SIGEL
à l'Institut oecuménique de recherches théologiques
de Tantur (Jérusalem), le 21 avril 1983

Document 78.B

QUELQUES ASPECTS

DE LA THEOLOGIE ET DE L'EXPERIENCE DE L'ESPRIT SAINT

DANS L'EGLISE ORTHODOXE HIER ET AUJOURD'HUI

Pendant des siècles, la théologie de l'Esprit Saint est apparue comme le champs clos où théologiens de l'Orient et de l'Occident s'affrontaient au nom de l'intégrité de la foi ecclésiale. L'expérience vivante, ineffable, de la présence du Paraclet - du Consolateur - dans l'Eglise, dans le coeur des disciples de Jésus, débouchait ainsi sur un estuaire embourbé de querelles dont la charité était souvent absente. Allait-elle s'y enliser ? Au sujet de l'Esprit royal, "donateur de vie" - comme l'invoque la liturgie orthodoxe - Esprit envoyé par le Fils "d'après du Père" (Jn 15/26) pour introduire les croyants dans la communion du Dieu Un en Trois personnes qui est le fondement de leur unité, les chrétiens allaient-ils se diviser irrémédiablement ? Question paradoxale mais qui, hélas, se pose.

Aujourd'hui cependant, dans un contexte culturel et spirituel nouveau, des perspectives nouvelles s'ouvrent également pour le dialogue théologique sur l'Esprit Saint. Se substituant aux anciennes polémiques, c'est un dialogue véritable qui en train de s'instaurer entre Eglises encore séparées mais animées d'un commun désir d'avancer vers l'Unité. Sa poursuite et son approfondissement laissent entrevoir le dépassement d'oppositions qui paraissaient irréductibles. Dépassement, non par lassitude et dans l'indifférence doctrinale, mais grâce à une démarche théologique créative, sous la poussée d'une expérience renouvelée de l'Esprit. Dans le domaine de la théologie du Saint-Esprit, entre l'Orient et l'Occident chrétiens, une reconnaissance mutuelle en profondeur apparaît désormais possible.

Après avoir brièvement situé le débat théologique sur la procession du Saint-Esprit dans son contexte historique, mon exposé tentera de cerner quelques aspects de cette percée dans la théologie orthodoxe récente. En terminant, j'évoquerai plusieurs aspects spécifiques de la spiritualité orientale en relation avec l'appréhension orthodoxe du mystère de l'Esprit Saint.

Le contexte historique

Tout d'abord un bref rappel des origines historiques du conflit théologique. C'est au cours du XI^e siècle que la formule Filioque - "et du Fils" - est en Occident officiellement ajouté au Credo de Nicée-Constantinople qui proclame la foi de l'Eglise "en l'Esprit Saint qui procède du Père". Dans son usage liturgique, l'Eglise d'Occident professe dorénavant que l'Esprit Saint a Patre Filioque procedit. Tel est l'aboutissement d'un processus complexe, séculaire, au cours duquel s'élaborent

en Occident, sous l'influence prédominante de St Augustin, une théologie trinitaire et une pneumatologie différentes de celles des Pères orientaux, notamment de celle des grands Cappadociens, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze. Les vues de ces derniers qui sous-tendent les énoncés théologiques des conciles oecuméniques de Constantinople (381) et de Chalcedoine (451) restent par contre normatives pour les théologiens de l'Orient byzantin.

En fait, théologiens de l'Orient comme de l'Occident, tout en élaborant des pensées de la foi différentes, obéissent à un même souci. Préserver de l'influence de gnoses rationalisantes qui la vident de sa substance, la foi monothéiste et trinitaire de l'Eglise. Mais ils le font très tôt avec des perspectives, des outils intellectuels et des accentuations différentes. Pendant des siècles, ces théologies différentes ont pu coexister au sein de l'Una Sancta - non sans tensions et sans controverses, mais sans que la communion ecclésiale soit rompue.

C'est à partir du VIII^e-IX^e siècles, dans un contexte d'estrangement culturel croissant et de rivalités ecclésiastico-politiques - faute aussi d'un traducteur capable de traduire la pensée des uns dans la langue des autres, comme l'avait fait Maxime le Confesseur au VII^e siècle - que les oppositions se durcissent. On ne se comprend plus au sens large comme au sens littéral du mot. Le sens existentiel, pour les Grecs, de la procession unique de l'Esprit - rendant seule possible la déification des croyants - échappe aux Latins. L'idée de déification n'est pas pour eux centrale comme elle l'est pour les Orientaux. D'une façon générale, cette manière de lier la piété pratique, la spiritualité, à la pensée trinitaire la plus complexe leur est étrangère.

Quant aux Grecs, ne comprenant pas que la formule latine qui procedit n'est pas l'équivalent exact du ἐκπορευόμενον du texte grec du Symbole, ils accusent la théologie occidentale soit d'affirmer l'existence de deux sources de la Divinité, de ruiner ainsi la monarchie du Père, principe et fondement de l'unité trinitaire, soit de résorber partiellement les Personnes divines dans leur essence "commune" (1).

Conscients du danger pour l'unité que représente l'introduction unilatérale du Filioque dans le Symbole commun proclamé par les Conciles oecuméniques, les papes commencent par s'y opposer. En 810, le Pape Léon III, tout en déclarant que le Filioque est théologiquement juste, refuse de l'introduire dans le Credo officiel. Sur son ordre, le texte original, gravé sur deux tablettes d'argent, est placé dans la basilique de Saint Pierre. Mais ses successeurs n'ont plus les mêmes scrupules.

En effet, à l'époque même où le filioquisme triomphe dans la théologie occidentale, s'y développe aussi une nouvelle ecclésiologie, et surtout une nouvelle conception de la primauté

De l'évêque de Rome en qui l'Orient reconnaît celui qui, en l'Eglise, "préside à l'amour", elle tend à faire une sorte de super-évêque doté d'une juridiction universelle. Au nom de cette conception du pouvoir papal que les Eglises d'Orient n'ont jamais acceptée, Rome prétend imposer désormais aux Grecs l'adhésion aux développements doctrinaux qui lui sont propres : une prétention qui dans le contexte indiqué, aboutit aux événements dramatiques de 1054, aux anathèmes, aux excommunications réciproques qui pour des siècles scelleront la rupture entre l'Eglise d'Occident et l'Eglise d'Orient.

Certes celle-ci n'eut pas pour unique cause la controverse au sujet du Filioque. Comme nous venons de le dire, cette controverse théologique se double, en réalité, d'un grave différent ecclésiologique. Pour les contemporains, le débat de fond est occulté par des problèmes mineurs, problèmes de barbe, de pain azyme, etc. Comme le disait récemment le patriarche orthodoxe d'Antioche, les raisons profondes du schisme étaient l'incompréhension réciproque et le manque d'amour mutuel : Un climat où s'exacerbent les simples malentendus, les rivalités d'ordre ecclésiastico-politiques et les différents théologiques réels.

Par la suite, ces divers conflits se cristallisent dans l'opposition des formulations au sujet de la Procession de l'Esprit Saint : Obstacle incontournable auquel butent les tentatives de réconciliation des conciles de Lyon (1274) et de Florence (1438-39). Arrachée aux délégués orthodoxes, l'acceptation du Filioque, dans les deux cas, n'est pas reçue par le peuple orthodoxe pour qui les antiques symboles des conciles oecuméniques ont une signification quasi sacramentelle qu'elles n'ont pas - du moins au même degré - en Occident.

Au matin de la prise de Constantinople par les Turcs, le 29 Mai 1453, Grecs et Latins célèbrent pourtant ensemble, en l'église Sainte-Sophie, la liturgie eucharistique. Mais c'est un chant de cygne. La domination ottomane à laquelle l'ensemble des Eglise orthodoxes est dorénavant soumise, à l'exception de l'Eglise de Russie, entraîne le gel des relations officielles entre l'Orient et l'Occident chrétiens. Les conditions d'un véritable dialogue théologique n'existent plus, en dépit de quelques initiatives individuelles sporadiques.

Une situation nouvelle

Ce dialogue ne reprend d'une façon significative qu'au XIX^e et surtout au XX^e siècle, dans la dynamique du Mouvement Oecuménique". Les interlocuteurs du reste, ne sont plus les mêmes. Aux théologiens grecs, du côté orthodoxe, s'ajoutent maintenant les Russes. En effet, la Russie, connût à partir de Tykhon de Zadonsk (XVIII^e siècle) la naissance d'une théologie forte et originale, souvent représentée par des laïcs. Une théologie qui, après la Révolution russe de 1917, essaime en Europe et en Amérique du Nord. Un phénomène dont on commence seulement à mesurer l'importance.

Aux théologiens orthodoxes russes et grecs se joignent aujourd'hui non seulement des Serbes et des Roumains, mais aussi les représentants d'une théologie orthodoxe arabe qui prend conscience de sa spécificité antiochienne, sémitique, et enfin des théologiens de culture occidentale. Ensemencée par les théologiens de l'Emigration Russe, bénéficiant du renouveau général des études bibliques et patristiques, une théologie orthodoxe occidentale est peut-être en train de voir le jour. L'Occident, de son côté, n'est plus représenté dans ce débat par les seuls catholiques romains mais aussi par des théologiens appartenant aux diverses familles spirituelles issues de la Réforme, aux églises anglicanes, luthériennes, réformées, baptistes etc. , qui toutes ont hérité du Credo latin.

Le contexte culturel d'aujourd'hui, une certaine planétarisation de la culture occidentale, favorisent à nouveau - comme à l'époque hellénistique - les contacts et les échanges. Entre chrétiens de traditions théologiques et spirituelles différentes, il paraît possible de retrouver un langage commun, en commençant par tenter de comprendre le langage de l'autre, puis de parler le sien de façon à se faire comprendre : Effort qui exige tout ensemble/sympathie - "se faire tout à tous" comme l'apôtre Paul - et fermeté de la foi, en l'enthousiasme d'une Pentecôte renouvelée.

Dans cette situation nouvelle, quelle a été dans un passé récent et quelle est aujourd'hui l'attitude des théologiens orthodoxes quant au différent relatif à la Procession de l'Esprit Saint en sa cristallisation autour de l'introduction du Filioque ?

Il va de soi que je n'ai pas la prétention de faire un inventaire exhaustif. Je me contenterai de signaler quelques quelques grandes orientations en insistant sur ce qui m'apparaît comme recherches créatives, dans la fidélité à l'axe central de la théologie orthodoxe : des recherches qui semblent aller dans des directions différentes, voire parfois opposées, mais qui, finalement, pourraient aboutir à une synthèse nouvelle.

Faux problème ou unique raison de la séparation ?

Quant au jugement porté sur le Filioque et sur son addition au Symbole ecclésial, deux attitudes, schématiquement, ont longtemps prévalu chez les théologiens orthodoxes modernes. Tous rejettent, voire condamnent cet ajout. Mais tous ne lui donnent ni la même portée, ni la même signification. Pour les uns, cette adjonction n'a pas de signification théologique majeure. Théoricien, au XIX^e siècle, du mouvement slavophile, Alexis Khomiakov la dénonce comme un péché contre l'amour fraternel, un "fratricide spirituel". Elle a, pour lui, un sens avant tout éthique et ecclésial. En ne tenant pas compte des chrétiens orientaux, en ne les consultant pas et en agissant sans leur accord, l'Occident a péché contre la "sobornost", terme slave qu'on a traduit par "conciliarité" ou "symphonie". La sobornost, pour les slavophiles, constitue l'essence de la vie

ecclésiastique. Par contre, Khomiakov ne s'est guère intéressé aux implications théologiques et pneumatologiques de la formule filioquiste.

Plus récemment, le Père Serge Boulgakov - l'un des grands théologiens de l'Émigration russe, auteur d'un ouvrage important de pneumatologie - (2) adopte une position analogue. Symptomatique de la prétention du pape à une juridiction universelle, "dogme sur le pape", l'addition du Filioque ne désigne, à son avis, aucune divergence profonde du domaine de la foi. Son incidence sur la vie spirituelle lui paraît nulle. Dans ces conditions "le problème de la procession du Saint Esprit a-t-il droit à l'existence ? Ne s'agit-il pas tout simplement d'un faux problème qui conduit inévitablement à une stérile logomachie ?" Menées dans le vide glacé de l'abstraction scolastique "les controverses filioquistes ont été un obstacle à une pneumatologie véritable" dont Boulgakov lui-même se propose de jeter les bases. Le Filioque, affirme-t-il, n'est pas un impedimentum dirimens à ce que l'Église divisée redevienne une (3).

Une opinion analogue a été soutenue dès la fin du XIX^e siècle par l'historien ecclésiastique russe Bolotov à l'occasion d'un dialogue théologique entre orthodoxes et vieux-catholiques (4). Mais elle n'est partagée ni par les représentants de la théologie d'école traditionnelle - en particulier en Grèce - ni par les promoteurs de l'école néopatristique, un courant particulièrement fécond qui, au cours des dernières décennies, a changé le visage de la théologie orthodoxe. Les protagonistes de ce mouvement, un Père Georges Florovsky, un Vladimir Lossky, ne sont ni des conservateurs sclérosés, ni des intégristes hargneux. Ils aspirent, eux aussi, à un renouvellement du langage de la foi et à la réconciliation de l'Orient et de l'Occident chrétiens. Mais tout nouveau, pour eux, passe par la délivrance de la théologie orthodoxe de la "captivité babylonienne" des théologies occidentales, grâce à un resourcement dans la pensée des Pères de l'Église : une pensée dont l'Occident s'est désastreusement éloigné et que, par contre, prolonge créativement la théologie byzantine, en particulier sous la forme du palamisme.

L'addition du Filioque apparaît dans cette perspective sinon comme l'unique cause ou la cause immédiate du Grand Schisme, mais du moins comme le symptôme d'un dangereux affaiblissement de la conscience théologique dans l'Église d'Occident. Comme telle, écrit Vladimir Lossky, "la question de la procession du Saint Esprit a été (qu'on le veuille ou non) l'unique raison dogmatique de la séparation entre l'Orient et l'Occident" (5). Introduisant "le feu étranger" de la rationalité dans le mystère ineffable du Dieu Un en Trois Personnes qui est le fondement de la théologie chrétienne, le filioquisme, tel surtout qu'il triomphe dans le scolastique médiéval, s'accompagne d'un appauvrissement ruineux de la pneumatologie. Cette régression pneumatologique, affirment les représentants du mouvement néopatristique, "atteint la vie profonde de l'Église d'Occident, ses structures ministérielles et sacramentelles. Elle diminue la plénitude de l'expérience du salut" (6).

Véritable "père" de la théologie néopatristique, Vladimir Lossky a eu l'immense mérite de mettre en lumière le sens existentiel des antiques formules du symbole de la foi élaborées par les Pères des Conciles oecuméniques, leur "visée pratique", selon son expression, orientée à la contemplation, à l'union avec Dieu. Mais le grand théologien franco-russe était aussi un esprit systématique hanté par l'idée d'opposer à la synthèse thomiste - dont il avait une connaissance approfondie - une synthèse orthodoxe originale coordonnant la théologie trinitaire des grands Cappadociens et les intuitions de Grégoire Palamas.

Cette tendance à la systématisation s'est accentuée chez ses disciples moins bien informés que lui et parfois tentés par une sacralisation de la théologie byzantine allant de pair avec le dénigrement de l'Occident chrétien. D'une déficience de la pneumatologie et de l'expérience ecclésiale de l'Esprit, la théologie et la spiritualité occidentales seraient sorties défigurées. Conformément à cette stylisation, deux approches théologiques différentes du mystère trinitaire aboutiraient à des synthèses incompatibles l'une avec l'autre.

Au rejet global et tranché de la pensée et la foi occidentales, risque alors de répondre, de la part des théologiens occidentaux, "un réflexe apologétique tout aussi négatif, refermant une fois de plus, le cercle stérile de la polémique" (7). Porté par l'un des théologiens catholiques les plus profondément engagés dans le dialogue avec les orthodoxes, ce diagnostic serait désespérant s'il ne se dessinait aujourd'hui une troisième voie différente de celles que nous venons d'esquisser.

La voie d'un dépassement

Les théologiens orthodoxes qui s'y engagent - principalement dans la Diaspora où les contacts avec les non-orthodoxes sont plus nombreux et plus profonds - ont bénéficié du renouveau des études patristiques. Sensibles au contenu théologique des énoncés dogmatiques différents sur la procession du Saint Esprit, ils en discernent les implications spirituelles et existentielles. Mais en même temps, désengageant le débat théologique de son contexte négatif et polémique, ils s'efforcent de comprendre le langage de l'autre, de déchiffrer la part de vérité dont il est porteur, pour l'intégrer à une pensée de la foi authentiquement catholique, c'est-à-dire orientée à la plénitude. Les différences ne sont pas niées ou gommées. Mais, au lieu d'être érigées en absolus pétrifiés qui s'excluent, des affirmations différentes concernant la procession de l'Esprit du Père ou du Père et du Fils sont saisies selon leur dynamisme, selon leur intentionnalité où elles se complètent en leur convergence vers la Vérité totale qui les transcende et les englobe.

A l'origine des durcissements polémiques, disent les partisans de cette "méthode irénique" (8), il y a le clivage

désastreux entre une théologie d'école abstraite, intellectualiste, et l'expérience vivante de la prière ecclésiale. "Il est temps de replonger notre recherche théologique, notre intellect lui-même dans le coeur de la prière et de l'amour de l'Eglise où souffle l'Esprit de Dieu. C'est alors et alors seulement que le sens existentiel pour l'Eglise et pour notre salut du mystère des processions éternelles se manifeste et se communique" (9).

Faisant le point de l'état actuel du problème du Filioque, le père Boris Bobrinskoy, à l'étude duquel nous avons emprunté cette citation, exhorte l'Eglise catholique à supprimer le Filioque de son Credo officiel, afin de guérir "la meurtrissure ressentie par le peuple de l'Eglise orthodoxe" à la suite de son addition au symbole commun. Mais cela, ajoute-t-il, "sans que cette suppression doive signifier ipso facto une négation par les catholiques de son contenu dogmatique qui leur est traditionnel."

A ce geste "gratuit" de bonne volonté de l'Occident devrait correspondre une égale ouverture d'esprit des théologiens orthodoxes. "Il est temps que la théologie orthodoxe moderne fasse, elle aussi, un effort de discernement spirituel, en opérant une distinction entre le Filioque et le filioquisme, retrouvant ainsi le contexte théologique et sotériologique légitime de la tradition latine (et alexandrine) avant saint Augustin et avant les conciles occidentaux de Lyon et de Florence " (10).

En fait, l'amorce de ce discernement et de cette distinction se trouve déjà dans l'oeuvre de Vladimir Lossky, disparu prématurément sans avoir pu dire son dernier mot. C'est dans la ligne de Lossky - en évitant des systématisations durcies - que se situe, en même temps que le Père B. Bobrinskoy, le théologien grec Jean Zizioulas (11). Tenant compte de recherches et d'acquis récents dans le domaine de l'exégèse néotestamentaire et de l'histoire de la formation des dogmes, l'un et l'autre théologien s'efforcent de renouveler la perception orthodoxe du différent au sujet de la procession de l'Esprit Saint. Tout en soulignant la cohérence de la vision trinitaire orientale avec la pneumatologie qui en découle, ils n'en reconnaissent pas moins la signification positive de la formulation latine, saisie selon son intentionalité authentique, non obscurcie par des malentendus sémantiques ou déviée par la polémique de son sens véritable.

Dans un tout autre registre, la simple méditation - simple seulement en apparence - d'un spirituel orthodoxe contemporain aboutit à un résultat analogue. Se penchant sur le mystère de "la Colombe" et de "l'Agneau" (12), le Moine de l'Eglise d'Orient unit, au niveau d'une expérience spirituelle nourrie de l'Ecriture et de la tradition, l'intention occidentale de toujours considérer ensemble, en leur lien éternel indissoluble, le Fils et l'Esprit - intention qui constitue le contenu positif du Filioque - et l'intuition orientale de la liberté souveraine de l'Esprit, Personne Divine égale au Fils (et non sa simple émanation), au ministère à la fois distinct du sien et conjoint, selon une ineffable réciprocité.

Ainsi s'ouvre aujourd'hui la voie d'un dépassement des polémiques anciennes, non dans l'ambiguïté, la lassitude ou l'indifférence doctrinale, mais dans un esprit de fidélité créatrice à la Tradition authentique de l'Eglise, saisie dynamiquement en sa multiple richesse.

Théologie de l'Esprit et mystère trinitaire :

une réflexion existentielle orientée vers le salut

La pneumatologie orthodoxe impliquée dans la foi trinitaire proclamée dans le symbole dit de Nicée-Constantinople (et qui se précisera à partir de cette proclamation) a été élaborée au long d'une réflexion jalonnée de controverses passionnées. Ceux qu'on appelle les Pères cappadociens - des moines qui furent en même temps de grands intellectuels - Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze, eux-mêmes continuateurs du grand Athanase d'Alexandrie, y prirent une part essentielle. Opérée à l'aide des outils intellectuels de la culture de l'époque, cette réflexion se situe pourtant dans un cadre existentiel et sotériologique.

A l'opposé de gnosés cosmogoniques visant une explication rationnelle du monde par des émanations qui sont autant de dégradations successives de l'Un, elle se veut uniquement prise de conscience des implications de la foi de l'Eglise, expression (et non explication) la meilleure possible du "mystère" du salut, tel que le peuple de Dieu en a une connaissance expérientielle. C'est pour ce peuple, pour rendre compte de sa foi et de son espérance, qu'au IV^e siècle se structure progressivement, après la christologie, la pneumatologie chrétienne. L'une et l'autre se situent dans la continuité du kérygme apostolique tel qu'il se trouve exprimé par Paul : "Quand est venu l'accomplissement des temps, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme ... pour qu'il nous soit donné d'être fils adoptifs. Fils, vous l'êtes bien : Dieu a envoyé dans nos coeurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père" (Gal. 4,4-6).

Dans un langage différent, les Pères formuleront le même message : "Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. Il s'est fait sarcophore (porteur de la chair) pour que l'homme devienne pneumatophore (porteur de l'Esprit)". Puisque l'Esprit donne "la vie nouvelle" -vie en communion avec Dieu, en Christ - c'est qu'il ne peut être une créature mais qu'il est vraiment Dieu avec le Père et le Fils. Tel est l'argument utilisé par Athanase dans ses Lettres à Sérapion, puis par Basile dans son Traité du Saint-Esprit, pour combattre l'hérésie des pneumatomaques, de ceux qui voient dans l'Esprit une créature du Fils.

Expression du mystère et exigence de silence

De la méditation de l'économie du salut, la pensée des Pères s'élève ainsi tout naturellement vers le mystère de la Trinité immanente, où elle discerne la source de ce salut, la

terre divine où s'enracine l'expérience ecclésiale de la Vie nouvelle. Dieu n'est pas l'Un des philosophes, la monade solitaire qui s'aime elle-même. La vie où l'Esprit introduit le croyant, qu'il donne et dont il est lui-même le don, est communion à l'amour réciproque des Trois qui sont Un, dans une transparence mutuelle totale.

Pour exprimer - mais non expliquer - ce mystère ineffable qui dépasse tout langage humain, mais que le langage humain est appelé cependant à viser le plus exactement possible, les Pères se servent de l'antinomie "distinction-identité" de l'ousia et de l'hypostase. Père, Fils et Esprit ont en commun l'ousia, la nature divine. Ils sont distincts comme hypostases ou Personnes. Propre au Père est d'être "inengendré", propre au Fils est d'"être engendré par le Père", propre à l'Esprit de "procéder ékporevómenon, au sens de tirer son origine de ...) du Père".

Mais ces termes ne sont que des signes à l'aide desquels, en balbutiant, nous désignons l'ineffable différence personnelle des Trois et leur unité également ineffable, unité que vise le double ék ton Patrôn indiquant la relation du Fils et de l'Esprit au Père comme à la source unique, personnelle et transpersonnelle de la Tri-Unité Divine. Par la foi adhérant à la Révélation divine, nous savons que la Trinité est. Mais nous ne savons pas comment elle est, déclarent en substance les Pères orientaux. Le "comment" concerne le mystère de Dieu en son essence sur lequel, comme dit Grégoire de Nazianze, "il y aurait sottise à faire enquête". Cet apophatisme - exigence de silence devant le mystère du Dieu transcendant - constitue la marque propre de la triadologie orthodoxe.

Refusant de s'aventurer dans des spéculations rationalisantes concernant les relations internes des Personnes de la Trinité, la théologie orientale conçoit la Tri-Unité divine comme le mystère fondamental, le mystère nucléaire, mais d'où émane la lumière qui illumine le monde et l'humanité, les orientant à leur perfection dernière. Par le Fils et l'Esprit, l'Amour divin substantiel - amour ensemble personnel et transpersonnel, dont le Père est la source unique - se répand sur le monde en un processus continu de don mutuel des Personnes divines dont l'Esprit - "épanchement, en quelque sorte, de Dieu sur la créature" (13) - assure le rayonnement.

Telle est la vision proposée aussi par Cyrille d'Alexandrie qui, pour l'exprimer, se sert du thème de l'amour cher aussi à saint Augustin : "L'amour du Père s'exprime dans le don du Fils unique, l'Agneau immolé depuis la fondation du monde. L'amour du Fils pour le Père s'exprime dans l'obéissance totale à la volonté du Père, par la croix. L'amour du Saint-Esprit qui procède du Père est l'amour de Père soufflant à travers le monde" (14).

Prolongeant l'élaboration patristique, le théologien byzantin Grégoire de Chypre écrit : "Subsistant parfaitement à partir de l'essence du Père, l'Esprit accompagne le Verbe et

c'est par lui qu'il provient, qu'il, qu'il resplendit, qu'il apparaît selon son resplendissement éternel et prééternel" (15).

Texte remarquable qui peut servir de fondement à une interprétation orthodoxe du Filioque latin : issu du seul Père, l'Esprit se diffuse, s'élance en avant - selon le véritable sens du verbe latin procedere - par le Fils, dià Hion. Reposant sur lui éternellement, l'Esprit qui est du Père, éclaire de sa lumière le Fils à la fois face au Père et face aux hommes, faisant de Lui la Lumière du monde. Pénétrant dans la conscience des croyants, intérieur à leur "je", l'Esprit est en eux connaissance du Fils, reconnu "dans l'Esprit" comme le Visage du Père tourné vers les hommes.

Subsistant en lui-même, l'Esprit est en même temps le médiateur de la révélation du Père dans le Fils, non comme leur commune émanation, mais comme une Personne donnée, à la fois donateur et don par excellence.

La réciprocité des relations et des ministères

Se fondant sur l'Ecriture, les théologiens orthodoxes anciens et modernes insistent sur la réciprocité des relations et des ministères du Fils et de l'Esprit. D'une part l'effusion de l'Esprit à la Pentecôte apparaît comme le fruit et comme le couronnement de l'Incarnation du Verbe. En ce sens, le Christ peut être désigné comme "le précurseur de l'Esprit" (16).

D'autre part, comme le souligne l'Evangile de l'enfance chez Luc, c'est l'Esprit qui préside à la venue dans la chair du Fils de Dieu. Lui qui, sous la forme de l'oiseau maternel "couvait" les eaux originelles dont Dieu par sa Parole tire le cosmos (Gen. 1,2), lui qui a parlé par les prophètes annonciateurs du Messie, adombre aussi celle dont naît l'Emmanuel.

Selon cette autre perspective qui complète la première, l'Esprit est le précurseur du Christ qu'il ne cesse d'accompagner, de guider, et sur lequel il repose. L'idée de cette relation mutuelle d'amour et de service est fortement exprimée par Grégoire de Nazianze : "Christ naît, l'Esprit le précède. Il se fait baptiser, l'Esprit lui rend témoignage. Il est tenté, l'Esprit le conduit au désert. Il accomplit des miracles, l'Esprit est avec Lui. Il monte au ciel, l'Esprit est son héritage" (17).

Cette relation mutuelle fait également l'objet de la méditation d'un spirituel orthodoxe moderne, le Moine de l'Eglise d'Orient : "Le ministère conjoint de l'Esprit et du Verbe, cette action inséparable s'exercèrent dès les origines de la création. Le livre de la Genèse nous montre l'Esprit de Dieu se mouvant sur la surface des eaux (Gen. 1,2), c'est-à-dire le chaos primitif... D'autre part, le quatrième Evangile déclare que le Verbe - la Pensée, la Parole de Dieu - était dès le commencement avec le Père et que toutes choses ont été faites par Lui" (Jn 1,3). Ainsi, dès le commencement de l'oeuvre divine, celle-ci se trouve

et demeure placée sous le signe de la Colombe et de l'Agneau ..."(18).

Accompagnant et guidant le Dieu qui s'est fait homme, le ministère de l'Esprit à l'égard des hommes consiste à nous le révéler, à incliner nos coeurs vers lui, à nous "convertir" à Jésus : "Jean voit l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur Jésus. Ce trait est d'une importance fondamentale ... Le mouvement de l'Esprit - pour autant qu'il devient manifeste aux hommes - est un mouvement "vers Jésus", un mouvement orienté et dirigé vers l'Agneau" (19).

Dans un ordre de pensée analogue, le Père Bobrinskoy insiste sur le "repos" de l'Esprit sur et dans le Fils. "Avant de communiquer l'Esprit aux hommes, le Christ est lui-même le 'lieu' de repos, le réceptacle de l'Esprit en plénitude et en perfection. Tout ce que nous pouvons dire de l'identité de la 'conscience messianique' divine, filiale, de la 'psychologie humaine' de Jésus doit être situé à l'intérieur de cette mouvance, de cet embrasement infini de l'Esprit Saint. L'Esprit est en Jésus comme Jésus est dans l'Esprit" (20).

Cette appartenance mutuelle dans l'amour ne saurait se réduire à une simple relation de causalité à sens unique, comme risque de le suggérer une certaine théologie filioquiste. Il s'agit d'une "coïncidence ineffable", d'une "transparence mutuelle" qui ne peut s'exprimer en termes humains que par la notion de "révélation et d'amour réciproques et simultanés" (21). L'Esprit conditionne, ou mieux donne la présence du Christ dans le temps de l'Incarnation comme dans le temps de l'Eglise.

Deux mouvements de révélation trinitaire

Profondément engagé dans le dialogue oecuménique, le Père Bobrinskoy croit pouvoir discerner deux mouvements de révélation trinitaire dans l'accentuation prépondérante caractérisant la théologie trinitaire, la sotériologie et la spiritualité respectivement de l'Orient et de l'Occident chrétiens.

En Occident, l'accent serait mis - quoique d'une façon non exclusive - sur un mouvement de révélation Père-Fils-Esprit. Révélation et don hypostatique de l'amour mutuel du Père et du Fils, l'Esprit est communiqué aux hommes conjointement par le Père et le Fils. Dans une telle perspective, "l'Esprit agit dans l'Eglise avant tout comme une puissance d'expansion qui nous rend capables d'assumer la mission du Christ dans le monde, à travers l'histoire, dans une Eglise elle-même en pèlerinage - in via - vers le royaume céleste" (22).

Cette perspective missionnaire, apostolique et prophétique a de profondes racines bibliques. Parfois obliée dans l'Orthodoxie orientale - en partie par suite de circonstances historiques défavorables - elle n'en est nullement absente.

Mais en même temps s'y dessine un schéma de révélation trinitaire Père-Esprit-Fils où est souligné le "repos" de l'Esprit sur le Verbe incarné, glorifié dans sa chair, dans son humanité transfigurée à laquelle les croyants sont appelés à communier ici et maintenant, par le don de l'Esprit Saint.

La Colombe, dans son vol, non seulement nous entraîne vers le Fils et à sa suite, mais elle nous fait avec elle pénétrer en Lui, comme l'exprime fortement le Moine de l'Eglise d'Orient. Par l'Esprit, nous sommes appelés à communier à l'humanité transfigurée du Christ.

Loin de s'exclure, ces deux mouvements se complètent. "Il n'y a appauvrissement, écrit le Père Bobrinskoy, que lorsque l'un ou l'autre de ces schémas commande unilatéralement le langage théologique, la conception du salut, de l'Eglise et des ministères dans une partie du peuple de Dieu".

Quelques aspects de l'expérience de l'Esprit Saint dans l'Eglise orthodoxe

Théologiens et spirituels orthodoxes soulignent le caractère voilé, mystérieux, de la Troisième Personne de la Trinité. Ils constatent une sorte d'anonymat de l'Esprit dont la révélation plénière est attendue seulement pour la fin des temps. L'Esprit n'a pas de nom propre. Spiritualité et sainteté appartiennent aux Trois Personnes Divines.

Et en même temps, l'Esprit a d'innombrables noms. Tout ce qui élève l'humanité au-delà d'elle-même, tout ce qui dans le monde tend vers un accomplissement suprême est oeuvre et rayonnement de l'Esprit. "Tu as d'innombrables noms, comment t'appellerai-je, toi, qu'on ne peut nommer ?", s'écrie Grégoire de Nazianze. "Ton nom tant désiré et constamment proclamé, nul ne saurait dire ce qu'il est" chante de même le mystique byzantin Syméon le Nouveau Théologien.

L'Esprit n'a point de révélateur dans une autre Personne divine, constatent les Pères de l'Eglise. "Les images mêmes pour lesquelles l'Ecriture dépeint l'Esprit demeure floues", écrit le Moine de l'Eglise d'Orient. "Il est flamme, il est onction, il est parfum. Il est une colombe qui vole et qui se pose - et il n'est rien de tout cela" (23). L'Esprit, c'est Dieu anonymement présent dans le monde par ses énergies, par les actes libres où il se révèle et se donne sans se confondre avec lui. Sa Personne se dissimule à la fois en celui qu'il donne, le Christ dont il actualise la présence et en ceux à qui il se donne. Il y a ainsi une kénose de l'Esprit comme il y a une kénose du Fils de Dieu.

L'Esprit se vide et s'anéantit en tant que personne pour révéler le Fils aux hommes et dans les hommes. "Sa présence est cachée dans le Fils comme le souffle et la voix s'effacent

devant la parole qui rendent audibles", écrit Paul Evdokimov (l'Esprit Saint dans la Tradition orthodoxe, p. 88). C'est dans le plérôme de la fin des temps, dans la multitude des visages humains illuminés par lui, des personnes humaines qu'il a sanctifiées, c'est dans l'Eglise-Humanité devenue "la Femme enveloppée de soleil" de l'Apocalypse que se révélera la personne de l'Esprit.

Connaître l'Esprit ici et maintenant, c'est recevoir sa force, mais c'est aussi, comme en témoignent les saints, et en particulier les saints russes, se laisser introduire dans un mystère de tendresse, d'effacement, de joie, dans le don de soi réciproque. Telle est la fin de l'existence chrétienne, le royaume de Dieu dont nous implorons la venue. Il est significatif que dans certains textes très anciens du Notre Père, la pétition du royaume de Dieu est remplacée par la demande : "que ton Esprit vienne".

La révélation ultime

Dans cette perspective, la Pentecôte apparaît en effet comme la révélation ultime que nous puissions recevoir en cette vie terrestre, anticipation de celle à laquelle nous aspirons - et vers laquelle nous allons dans la foi et l'espérance. Le don de l'Esprit annonce et contient en germe la Transfiguration cosmique, les nouveaux cieux et la nouvelle terre, la Jérusalem céleste où Dieu effacera toutes les larmes.

C'est pourquoi le jour de la Pentecôte, les fidèles orthodoxes viennent à l'Eglise avec des branches vertes et des fleurs. Elles symbolisent la nouveauté de l'Esprit qui, du Christ ressuscité, ruisselle sur la terre et sur les hommes, en accomplissement de la promesse divine : Je mettrai en eux un esprit nouveau. J'extirperai de leur corps le coeur de pierre et je leur donnerai un coeur de chair." (Ezech. 2,19).

L'une des manifestations spécifiques de ce changement de coeur est l'état de l'âme que les Russes nomment "oumilénié", attendrissement : Joie douloureuse, mêlée de larmes, pitié universelle, extase lorsque le coeur se dilate aux dimensions de l'univers, de toute la création en travail d'enfantement et qui aspire en gémissant - mais avec espérance - à la révélation des fils et filles de Dieu (Rom. 8,18-23). Des Pères du désert aux mystiques byzantins et russes, d'Ephrem le Syrien à Syméon le Nouveau Théologien, de Tykhon de Zadonsk et Séraphim de Sarov à Aliocha Karamazov et à l'anonyme "pèlerin russe", les accents de cette douloureuse joie traversent la spiritualité orientale en une immense doxologie.

La prière la plus habituelle adressée à l'Esprit l'invoque comme "Roi du ciel". La royauté de l'Esprit n'est cependant jamais envisagée, dans la piété orthodoxe, comme une sorte de "troisième règne" qui succéderait à celui du Père et du Fils, comme une révélation nouvelle, selon l'illusion de

certaines sectes millénaristes, parfois partagée par des esprits nobles et généreux. La foi de l'Eglise ne sépare jamais l'Esprit du Fils et du Père. La royauté de l'Esprit, écrit le Moine de l'Eglise d'Orient, consiste "à incliner ses sujets vers celui qui a dit à Pilate : "Je suis roi". Le ministère propre de l'Esprit est de communiquer aux hommes Jésus, sa grâce, l'intelligence de sa parole et de sa résurrection. En même temps, en instaurant en eux et parmi eux le règne du Fils, il les oriente avec et en Lui vers le règne du Père à qui le Fils remettra toute chose comme à Celui qui est Dieu, jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous" (1 Cor. 15,24-28).

Le don de l'Esprit

Le don de l'Esprit ne saurait être dans cette perspective une grâce exceptionnelle accordée seulement à quelques-uns. Vivre dans l'Esprit Saint, telle est la vocation ultime de tout être humain.

Dans son célèbre entretien avec Nicolas Motovilov, saint Séraphim de Sarov, un saint russe du XIX^e siècle, dit à son disciple et ami : "La prière, le jeûne, les veilles et toute oeuvre chrétienne sont bons en eux-mêmes. Toutefois, ce n'est pas en leur accomplissement que réside le but de la vie chrétienne. Ce ne sont que des moyens. Le véritable but de la vie chrétienne, c'est d'acquérir le Saint-Esprit".

Saint Séraphim de Sarov ne fait que redire dans le langage d'un simple moine russe - un langage dont il ne faut pas trop presser les termes - l'enseignement constant de l'Eglise orthodoxe. Enseignement, hélas, souvent occulté par le ritualisme et le légalisme mais toujours à nouveau actualisé par les "hommes spirituels", les "pneumatophores", c'est-à-dire les "porteurs de l'Esprit".

Dix siècles avant saint Séraphim, Syméon le Nouveau Théologien exhortait ses contemporains : "Le sceau de l'Esprit est donné aux fidèles dès maintenant ... Animés de cette foi, courez comme il faut pour atteindre le but ... Frappez jusqu'à ce qu'on vous ouvre et qu'au dedans de la chambre nuptiale, vous contempliciez l'Epoux".

Cet appel et d'autres analogues diffusés par cette Bible de la prière mystique de l'Eglise d'Orient qu'est la Philocalie (24), des milliers de moines orthodoxes ne cessèrent de les méditer : hésychastes du Mont-Athos, moines-ermites de la Russie et de la Moldavie, disciples de Nil de la Sora ou du starets Paissy Velitchkovski, mais aussi simples laïcs, hommes et femmes vivant dans le monde, comme en témoignent les célèbres Récits du Pèlerin Russe.

Aujourd'hui encore, la prière spirituelle ou prière du coeur est la source secrète qui irrigue la terre orthodoxe.

Une prière dont l'invocation du Nom de Jésus constitue en quelque sorte la matière et dont la puissance est le souffle, l'Esprit ineffablement uni au souffle humain.

L'Esprit et l'Eglise

La prise de conscience personnelle de l'inhabitation de l'Esprit - "Dieu plus intérieur à moi que moi-même" - se situe pourtant dans un contexte ecclésial. L'Eglise, selon la conception orthodoxe est, par excellence "le lieu où agit l'Esprit Saint".

Cette définition, donnée par le Père Nicolas Afanassiev dans son ouvrage *L'Eglise de l'Esprit Saint* (25), est reprise par le métropolite libanais Georges Khodre dans sa communication faite au colloque théologique de Rome sur l'Esprit Saint (mars 1982): "L'Eglise s'est actualisée le jour de la Pentecôte par l'Esprit et dans l'Esprit. Elle est le lieu où agit l'Esprit Saint et l'Esprit est son principe d'activité par les charismes". Et Georges Khodre de citer le chant des grandes Vêpres de la Pentecôte: "L'Esprit fait jaillir les prophètes comme d'une source; il institue les prêtres, des pêcheurs il fait des théologiens, il constitue l'Eglise". Le même rappelle également les paroles de saint Jean Chrysostome: "Si l'Esprit n'était présent au milieu d'elle, l'Eglise ne subsisterait pas. Si elle subsiste, c'est un signe évident de sa présence dans l'Eglise".

Il n'y a pas d'opposition dans cette perspective entre "l'institution" et les "charismes". Il y a des fonctions différentes dans l'Eglise et des tensions se produisent dues au péché humain. Cependant l'Esprit est la source unique des dons accordés à chacun en vue de l'édification de la maison spirituelle commune dont tous les croyants sont les pierres également précieuses et indispensables.

L'invocation de l'Esprit, respiration de l'Eglise

Lieu où agit l'Esprit Saint l'Eglise ne dispose pas de lui comme d'une propriété; en vertu d'un pouvoir sacerdotal magique que posséderaient ses ministres. A la fois don et donateur l'Esprit se donne librement. Il est la Personne-Don qui se donne elle-même pour accomplir avec le Fils, la Volonté du Père. Il est la réponse du Père à l'humble et confiante prière de l'Eglise, conformément à la parole évangélique: "Demandez, on vous donnera ... Frappez, on vous ouvrira ... Si donc vous qui êtes mauvais savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent" (Luc 11,13).

La liturgie eucharistique, dans l'Eglise orthodoxe, culmine dans l'épiclese: prière instantanée adressée à Dieu d'envoyer son Saint-Esprit à la fois sur les dons consacrés pour les changer en Corps et Sang du Christ et sur les fidèles pour que la réception

de ces dons devienne pour eux "purification de l'âme, rémission des péchés, communication du Saint-Esprit et accomplissement du royaume des cieux". Ainsi toute eucharistie est actualisation ensemble de la Pâque et de la Pentecôte, communion des fidèles par et dans l'Esprit à la dynamique rédemptrice du salut accompli "une fois pour toutes" (Hebr. 10,10) : Nous avons vu la vraie lumière, nous avons reçu l'Esprit Saint", chante le choeur après la communion eucharistique.

Si fortement exprimée dans l'épiclese eucharistique, l'invocation de l'Esprit accompagne et authentifie tous les sacrements. Elle est la respiration de l'Eglise : toute la vie de l'Eglise est épiclestique, c'est-à-dire qu'elle est attente, invocation et accueil de l'Esprit.

La figure de l'Esprit est l'orante que l'on voit sur les murs des catacombes : la femme debout, tendant vers le ciel ses mains ouvertes, ses mains vides. Oeuvre commune, selon le sens étymologique du terme, le liturge actualise la prière de l'Esprit et de l'Epouse : "Viens, Seigneur Jésus ... Maranatha" (Ap. 22,17-20). En réponse le Seigneur fait participer l'Epouse à sa Pâque. Tel est le dialogue qu'exprime la prière liturgique, en écho au dialogue éternel, dans la vie intratrinitaire de la Colombe et de l'Agneau.

"L'assemblée liturgique", écrit Georges Khodre, "est une assemblée nuptiale qui englobe les habitants du ciel et de la terre et même l'univers cosmique. Son animateur, le véritable liturge est l'Esprit "donateur de vie". Présent dans l'assemblée chrétienne, l'Esprit chante en elle, intercède en elle auprès du Père. L'Eglise supplie l'Esprit sanctificateur et illuminateur pour qu'il la mette - et en elle chaque croyant - en état de prière (26).

Cette prière ne clôt pas l'Eglise sur elle-même. Elle la dilate aux dimensions du monde. Discernant, par l'Esprit, la présence du Seigneur au milieu de nous, nous sommes appelés à discerner son visage dans le visage de tout être humain, en celui surtout du moindre de nos frères. Quand à la fin de la liturgie eucharistique, le prêtre dit : "sortons en paix", cela veut dire que nous-mêmes, devenus porteurs de l'Esprit, sommes appelés à devenir Bonne NOuvelle pour le monde, unis à Celui qui est en personne la Bonne Nouvelle.

Don gratuit, la grâce de l'Esprit est accordée au croyant pour le combat spirituel en lui-même, dans son propre coeur et dans le monde. Elle est onction royale et sacerdotale en vue du culte "en esprit et en vérité" auquel l'humanité est appelée : Offrande d'elle-même et du monde au Père comme à la Source de l'Amour sans limites. Offrande qui pourrait transformer en culte les oeuvres d'une culture authentiquement humaine.

Telle est la finalité signifiée par le Sacrement de chrismation tel qu'il est conféré, immédiatement après le baptême,

dans les Eglises orthodoxes. Apposant, par l'onction du saint chrême, le sceau de l'Esprit sur tous les membres et, en particulier, sur les organes des sens qui mettent l'être humain en relation avec ses semblables et avec le monde, la chrismation le consacre tout entier à Dieu, pour que sa vie toute entière soit changée ici et maintenant, en l'attente de la transfiguration cosmique finale.

L'Esprit et l'Unité de l'Eglise

Préfigurant l'unité en Christ de la création tout entière, quand, à la fin des temps, "Dieu sera tout en tous", l'unité de l'Eglise est un don de l'Esprit. C'est l'Esprit qui rassemble l'Eglise, assemblée de ceux qu'il a appelés de l'Orient et de l'Occident. Les plongeant dans la mort du Christ, il les ressuscite avec lui et leur donne la vie nouvelle, dans le rayonnement de l'amour trinitaire.

Dans la langue liturgique byzantine, le terme grec *koinonia* - communion - désigne spécifiquement la présence de l'Esprit dans l'assemblée eucharistique (27). Ainsi est mise en évidence l'idée que la communion du Père, du Fils et de l'Esprit - communication de l'Esprit qui introduit l'homme dans la vie divine - et la communion-communauté alors créée entre les hommes, dans le Christ par l'Esprit, sont non seulement désignées par le même mot mais s'enracinent dans la même réalité.

Don par excellence, de l'Esprit, la communion eucharistique désigne et actualise sacramentellement, en un lieu et en un temps donnés, l'Eglise en sa plénitude. Par l'effusion de l'Esprit, une communauté de pécheurs est virtuellement changée de manière que soit présent en elle le Corps du Christ, "l'Eglise Une, Sainte, Catholique et Apostolique".

Ce lien entre l'eucharistie sacramentelle et l'unité de l'Eglise dont elle est le signe, se trouve puissamment exprimée dans l'anaphore de saint Basile : "Nous te prions et t'appelons, Saint des Saints, afin que par ta bonté, ton Esprit Saint vienne sur nous et sur les dons que nous t'offrons maintenant et qu'il bénisse, sanctifie et manifeste ce pain comme Corps précieux de notre Seigneur et Dieu, et cette coupe comme Sang précieux de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ... et que l'Esprit nous unisse tous, nous qui partageons le Pain et la Coupe dans la communion de l'Esprit Saint".

Dieu triomphe du Diviseur

Enracinée dans la communion des Trois Personnes Divines, la communion ecclésiale est, elle aussi, une communion entre personnes. Traditionnellement, dans l'Eglise d'Orient, chacun de ceux qui communient sacramentellement est nommé par son nom. "C'est parce que chacun de nous est le temple du Saint Esprit que, collectivement, nous formons le 'Corps du Christ'" (28).

L'un des thèmes de l'hymnographie byzantine de la Pentecôte est le parallèle entre la "confusion de Babel" et la symphonie instaurée par la descente de l'Esprit sous forme de langues de feu qui se déposent sur chacun : "Lorsque le Très-Haut descendit et brouilla les langues, il divisa les nations. Mais lorsqu'il distribua les langues de feu, il nous appela tous à l'unité. Aussi d'une seule voix, nous glorifions le Très Saint Esprit" (Kontakion de la Pentecôte).

Le don de l'Esprit ne supprime pas la pluralité des personnes, la différence ineffable qui distingue l'une de l'autre. Mais par l'effusion de l'Esprit, Dieu triomphe du Diviseur -diabolos- qui transforme la différence en instrument de séparation, d'oppression, d'exclusion réciproque. L'Esprit est l'âme de la symphonie de la création anticipée sacramentellement dans l'Eglise et qui se réalisera pleinement lorsque les temps seront accomplis.

La vie empirique des églises historiques, hélas, dément souvent cette vision qui reste cependant inscrite dans les profondeurs de la conscience ecclésiale. Puissions-nous lui rester fidèles ! Puisse l'Eglise devenir ce qu'elle est par une effusion sans cesse renouvelée de l'Esprit !

"Roi du ciel, Consolateur, Esprit de Vérité,
 "Toi qui es partout présent et qui remplit tout,
 "Viens et fais ta demeure en nous ..."

(La plupart des intertitres sont
 de la rédaction du SOP)

Notes

1. Olivier CLEMENT, L'essor du christianisme oriental, Paris 1964, p. 15-16.
2. Serge BOULGAKOV, Le Paraclet (en russe), Paris 1936 ; trad. franç., Paris 1946.
3. Id. op. cit. p. 87 et 124.
4. Thèses sur le Filioque (en allemand), sans indication d'auteur, dans Revue internationale de théologie, VI, oct.-déc. 1968. Trad. franç. dans Istina, 1972, n° 3-4, p. 261-289.
5. Vladimir LOSSKY, La Procession du Saint-Esprit dans la doctrine trinitaire orthodoxe, Paris 1948. Repris dans A l'image et à la ressemblance de Dieu, Paris 1967, p. 67.
6. Boris BOBRINSKOY, Le Filioque hier et aujourd'hui, dans La théologie du Saint-Esprit dans le dialogue entre l'Orient et l'Occident, Paris 1981, p. 154.
7. André de HALLEUX, Pour un accord oecuménique sur la Procession du Saint-Esprit, ibid. p. 83.
8. L'expression "méthode irénique" a été forgée par Dom Clément LIALINE, moine de Chevetogne, qui en a fait le titre d'un article jadis publié dans la revue Irénikon, t. XV, 1938.
9. Boris BOBRINSKOY, op. cit. p. 162.
10. Ibid. p. 156-157.
11. Voir le résumé d'une conférence du professeur Jean ZIZIOULAS sur L'Esprit Saint et l'Eglise, dans Episkepsis, n° 169, 1er juin 1977.
12. Un Moine de l'Eglise d'Orient, La Colombe et l'Agneau, dans Contacts, n° 41, 1963. Repris dans un recueil de méditations portant le même titre, Chevetogne 1979.
13. Métropolite Georges KHODR, L'Esprit Saint dans la Tradition orthodoxe, SOP, Supplément 68-A, P. 1.
14. Cité par Georges KHODR, op. cit. p. 2.
15. Ibid.
16. Paul EVDOKIMOV, L'Esprit Saint dans la Tradition orthodoxe, Paris 1969, p. 89.
17. GREGOIRE DE NAZIANCE, Oratio theologica 5, 29.
18. Un Moine de l'Eglise d'Orient, op. cit. p. 10.
19. Ibid. p. 17.
20. Boris BOBRINSKOY, op. cit. p. 159.
21. Ibid.
22. Ibid. p. 157.
23. Un Moine de l'Eglise d'Orient, op. cit., p. 13-14.
24. Célèbre recueil de textes ascétiques et mystiques de la tradition orientale réalisé par saint Macaire de Corinthe et saint Nicodème l'Hagiorite, publié à Venise en 1782. L'original grec a connu plusieurs rééditions et des traductions notamment en langue roumaine et russe. Une traduction française est en cours dans la collection "Spiritualité orientale", aux Editions de l'Abbaye de Bellefontaine.
25. Paris 1975.
26. Georges KHODR, op. cit., p. 7.
27. Jean MEYENDORFF, Introduction à la théologie byzantine, Paris 1975, p. 232-233.
28. Un Moine de l'Eglise d'Orient, op. cit., p. 21.